

CAP MATIFOU (RUSGUNIA).

RAPPORT ADRESSÉ A M. LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL.

Je viens d'employer une partie du congé de Pâques à une excursion archéologique au cap Matifou, où j'ai obtenu quelques résultats dont je m'empresse de vous informer. Votre Excellence voudra bien me permettre de faire précéder le présent rapport de certaines considérations générales qui en sont la préface naturelle et indispensable.

RUSGUNIA, — la ville romaine du cap Matifou — qui animait il y a douze cents ans la pointe orientale de notre baie dont Icosium, l'ancêtre d'Alger, embellissait l'autre extrémité, Rusgunia n'offre plus aujourd'hui qu'un amas confus de ruines presque entièrement ensevelies sous la broussaille ; l'œil exercé de l'archéologue peut seul retrouver dans ces monceaux de pierrailles, alternant avec d'informes fondrières, les restes de thermes, les vestiges d'une église, la trace d'un rempart, d'un aqueduc, etc.

C'est que depuis le commencement du seizième siècle, époque où les frères Barberousse fondèrent ici un pachalik ottoman, Rusgunia n'a point cessé d'être une carrière d'où l'on a tiré les matériaux des murailles, forts et autres constructions publiques d'Alger, qui avait depuis longtemps absorbé ceux d'Icosium sur l'emplacement duquel il s'était établi. Cependant en 1541, lors de la désastreuse expédition de Charles-Quint, la cité romaine du cap Matifou avait encore bien des constructions à peu près entières, puisque l'armée espagnole dans sa retraite put y trouver un abri contre les intempéries qui achevaient de détruire une grande partie de sa flotte (1).

En voyant aujourd'hui l'espèce de fossé qui signale autour

(1) Gomara, qui assistait à cette expédition, parle dans sa Chronique (p. 407) des restes antiques de Matifou, de ses édifices, maisons, temples, aqueducs, lesquels, dit-il, sont nombreux, grands et beaux.

de Rusgunia la place où furent ses remparts, et aussi la multitude d'excavations qui rendent le parcours de ses ruines assez dangereux, on devine sans peine le gisement des assises de pierres de taille exploitées successivement par les Turcs. Toute hésitation disparaît d'ailleurs sur ce point, quand on remarque les restes de la jetée grossière mais solide qu'ils ont construite à portée du lieu d'extraction, le peu de profondeur de la mer sur ce littoral ne leur permettant pas d'embarquer autrement les matériaux retirés des fouilles.

En même temps que ces barbares détruisaient ainsi à l'est pour bâtir en face, à l'ouest, les consuls européens, de leur côté, retournaient partout le sol pour en exhumer des inscriptions, médailles, statues, mosaïques dont ils ont enrichi des musées ou des collections particulières qui ne connaissent pas toujours leur provenance exacte. De cet acharnement général, il résulte que, sauf les constructions en petites pierres irrégulières, noyées dans un mortier à peu près indestructible et qu'il y avait plus de peine que de profit à démolir, rien n'est resté debout.

Pour celui qui ignore ces particularités et ne peut juger des choses que par l'aspect du terrain, il semble qu'un violent tremblement de terre ait passé par là, bouleversant profondément le sol et le laissant dans l'état d'inexprimable désordre que produisent les plus terribles de ces commotions terrestres. Si, de cet attristant cahos, les yeux se portent de l'autre côté de la baie, le sentiment mélancolique qu'il a communiqué amène naturellement à penser qu'Alger aura sans doute le même sort dans la suite des siècles, et que le voyageur assis quelque jour sur ses ruines fera les mêmes amères réflexions en le voyant devenu une carrière à son tour, au profit de quelque cité nouvelle et voisine, celle par exemple dont la belle et excellente situation de Moustafa appelle naturellement la création.

Mais ne nous laissons pas entraîner au-delà du but de ce rapport.

Depuis le commencement de l'année 1837, où j'ai passé trois mois au Fort Matifou, fouillant la cité romaine avec l'aide de dix soldats du 63^e de ligne qu'on m'avait donnés comme auxiliaires

et protection; j'ai visité Rusgunia bien des fois; jamais sans en rapporter quelque épave archéologique; ainsi que le témoignent la *Revue africaine* et le livret de notre Musée.

A mon retour sur ce terrain de prédilection, le 11 avril courant, ce ne fut cependant pas l'antiquité qui me préoccupa d'abord: en voyant les progrès accomplis par le peuplement et la culture sur ce point jadis sauvage et abandonné, je me réjouis avant tout d'une si heureuse transformation, me rappelant avec quelque satisfaction qu'il y a vingt-trois ans déjà je m'étais efforcé, autant qu'il pouvait dépendre de moi, de hâter ce résultat, par la publication d'une brochure intitulée *De la nécessité de coloniser le Cap Matifou* (in-4°, Paris, 1845); brochure terminée par ce vœu prophétique qui est aujourd'hui en bonne voie de réalisation:

« Espérons donc qu'avant peu nous verrons une ville française
« s'élever en face d'Alger et que les voyageurs que chaque bateau
« amène ici, au lieu du spectacle affligeant de solitude et d'aban-
« don qu'ils ont aujourd'hui (1845) en passant auprès du Cap
« Matifou auront l'aspect plein d'intérêt d'une ville européenne
« assise sur les fondations d'une colonie romaine. »

Ce vœu ne tardera guère à être exaucé tout-à-fait, car les colons romains de Rusgunia ont de dignes successeurs qui rendront bientôt à la *Pointe Matifou*, comme ils l'appellent, le riant aspect et les riches produits des anciens temps: l'éblouissante propreté intérieure de leurs blanches maisons annonce l'esprit d'ordre et l'amour du travail des propriétaires; et, avec ces qualités là, on peut être sûr d'un succès que la terre ne refuse jamais au cultivateur sobre et laborieux.

Après cet hommage rendu au présent, parlons enfin du passé.

Ma première récolte archéologique, à cette dernière visite, fut le simple fragment d'inscription ci-dessous:

NATO
ERVS
FECIT

Ce fragment est gravé sur une plaquette de marbre blanc de 20 centimètres sur 17 centimètres, laquelle est brisée en haut

et à gauche : un profond sillon horizontal règne en avant du mot ERUS et paraît être un défaut de la pierre. Les brisures qu'on vient de signaler feraient supposer que nous avons ici seulement la fin des trois dernières lignes d'une épitaphe ; et, cependant, cette fraction présente un sens complet, puisqu'elle peut se traduire : « A son fils, un père de famille (*Herus* s'écrit aussi *Erus*) a fait (ce monument).

En observant avec attention le revers de cette plaquette, je m'aperçus, malgré le martelage pratiqué largement pour faciliter la prise du mortier, qu'il portait les traces, très-visibles encore, d'une inscription évidemment plus ancienne que l'autre ; à en juger par le poli fort soigné de cette deuxième face et surtout par les dimensions exceptionnelles des lettres qu'on y distingue et qui n'ont pas moins de 12 c. 1/2 de hauteur. Il fallait en effet un champ bien autrement étendu que celui de la plaquette actuelle pour recevoir une épigraphe, même assez courte, écrite avec d'aussi grands caractères.

Tout ce que ladite plaquette a pu contenir se borne à trois lettres, un P suivi d'un point, et abréviation probable du prénom *Publius* ; un I arrive ensuite, puis l'amorce inférieure du troisième caractère. La forme et le mode de gravure de ces majuscules sont assez remarquables : ainsi, la partie verticale du P trace dans le marbre un sillon triangulaire profond de six millimètres, tandis que sa partie courbe n'est qu'un trait fort délié, à peine perceptible. Le signe séparatif qui suit ce P est entaillé profondément, et ressemble à une virgule dont la partie supérieure serait rectiligne au lieu d'être arrondie.

C'est tout ce qu'il est permis de dire sans témérité d'un fragment aussi court et aussi fortement maltraité par le vandalisme. Ajoutons, toutefois, qu'on trouve là un exemple de plus de la pratique barbare qui consistait à briser une inscription importante pour en faire plusieurs épigraphes à d'obscurs individus ; c'était quelque chose d'analogue au système des *palimpsestes* par lequel on grattait sur les parchemins des textes antiques souvent précieux pour écrire à la place quelque insignifiant traité de scholastique moderne.

Des renseignements dignes de foi m'avaient appris qu'un colon

espagnol du cap Matifou avait encastré dans la muraille extérieure de sa maison une inscription romaine complète trouvée sur son terrain. Après quelques recherches, je finis par découvrir sa demeure; mais il n'était pas chez lui et sa femme, croyant sans doute que je venais enlever d'autorité, et sans compensation aucune, leur trésor épigraphique, prétendit d'abord qu'ils ne possédaient aucune espèce d'antiquité. Puis, comme tout en parlant, je faisais le tour de la maison, ce qui m'avait conduit devant la fameuse inscription dont elle niait l'existence, elle refusa alors obstinément de me la laisser copier, s'interposant même, pour plus de sûreté, entre la pierre et moi. C'était la première fois, dans ma longue carrière archéologique, que pareille aventure m'arrivait! J'allais échouer misérablement au port, si l'idée ne m'était pas venue que le vif penchant à la curiosité attribué à Eve par la tradition devait s'être transmis à ses descendantes; je fis donc entrevoir à celle-ci qu'il y avait peut-être dans l'écriture qu'elle me cachait — et que personne n'avait pu lire encore, disait-elle, — quelque mystère intéressant, étrange ou même terrible que je me faisais fort de lui dévoiler.

La ruse, quoique de médiocre qualité, eut un plein succès, et l'écran féminin s'étant écarté peu à peu, je pus lire enfin ceci :

MEMORIAE

MEMMISECVNDIPATRISBMV
ETPETELIICLAVDIANIMARI †
ETFILIISEIVSMEMMI
ASECVNDAONIVXEXTRV
XITETDEDICAVIT

Cette épigraphe chrétienne, gravée dans un cadre, sur une pierre haute de 50 cent. et large de 70 cent. environ, est encastrée, à l'exposition de l'est, dans une muraille de la ferme. Les caractères sont menus, très-allongés et serrés l'un contre l'autre, sans aucun signe séparatif ou intervalle quelconque qui aide à distinguer les mots entre eux. Le sens et surtout l'habitude des formules lapidaires sont les seuls guides à cet égard.

Il ne s'y rencontre qu'un seul monogramme, ou groupe de

lettres liées : c'est l'espèce de croix latine qui termine le mot **MARITI** à la fin de la troisième ligne, et dont la partie inférieure représente un **T**, tandis que la branche supérieure figure un **I**.

Voici comment je lis le document épigraphique ci-dessus :

MEMORIÆ

**MEMMI SECUNDI. PATRIS, BONÆ MEMORIÆ (ou « BENE
MERENTIS ») VIRI;
ET PETELII CLAUDIANI, MARITI;
ET FILIIS EJUS, — MEMMI-
A SECUNDA, CONJUX, EXTRU-
XIT ET DEDICAVIT.**

C'est-à-dire :

A la mémoire

de Memmius Secundus, son père, homme de bonne renommée
(ou « Bien-Méritant »);
et de Petelius Claudianus, son mari;
et à ses enfants, — Memmia
Secunda, son épouse, a construit et dédié (ce monument).

Certes, il n'y a rien là du fantastique ni du terrible que j'avais insidieusement fait espérer à la fermière du Cap Matifou : c'est la simple expression de sentiments humains éternellement les mêmes. Cependant, étant aussi mère de famille, elle parut fort touchée quand je lui traduisis ce triple et pieux souvenir d'une femme à la fois fille, épouse et mère. Je ne serais même pas surpris qu'à sa prière du soir, elle ait eu une pensée sympathique pour Memmia Secunda, cette matrone antique qui vivait au même endroit qu'elle, il y a une douzaine de siècles au moins, et qui, comme elle sans doute, y a travaillé, aimé et souffert.

La rédaction de notre épigraphe suggère plusieurs observations.

D'abord, elle ne présente pas les formules les plus caractéristiques des inscriptions funèbres, — *Vixit annis, decessit, etc.* — bien qu'elle paraisse appartenir à leur catégorie.

Dans le Recueil des Inscriptions romaines de l'Algérie, M. Léon Renier donne, sous le n° 989, l'épithaphe d'un *Memmius Secundus*, vétéran de la 3^e légion, à Lambèse, qui, lui aussi, mais de son vivant, s'était élevé un monument funéraire qu'il n'occupait qu'à 70 ans, après avoir enterré son fils Memmius Félix, dont l'épithaphe (n° 990) ne dit point l'âge. Malgré l'identité de noms, je ne pense pas que le légionnaire de Lambèse soit le Memmius Secundus commémoré à Rusgunia, car on n'eût pas manqué de donner à celui-ci son honorable titre de *vétéran*. Or, quoiqu'il y ait un V à la fin de la formule abrégée qui termine la 2^e ligne de notre inscription, ce ne peut être là un signe représentatif du mot *Veteranus* qui, dans cette circonstance, pour prévenir toute confusion, aurait été écrit VET, et placé immédiatement après le nom propre. Il est donc bien certain que les signes BMV représentent ici seulement *Bonæ memoriæ viri* ou *Bene Merentis viri*, deux rédactions à peu près équivalentes sous le rapport du sens.

Tels sont, Monsieur le Maréchal, les résultats de ma dernière course au Cap Matifou. Considérés isolément, c'est peu de chose; mais rattachés aux découvertes précédentes, ils acquièrent déjà une certaine valeur, qui s'augmentera sans doute par des trouvailles ultérieures qu'il est permis d'espérer.

Chaque fait isolé arraché ainsi au vandalisme et sauvé de l'oubli est une pierre de plus pour l'édifice qu'élèveront quelque jour ceux à qui l'avenir réserve la glorieuse mission d'écrire l'histoire de l'Afrique romaine.

En attendant, les humbles pionniers comme moi doivent savoir se contenter de l'honneur et de la satisfaction qu'il y a encore dans la tâche plus modeste d'en rassembler les matériaux.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Maréchal duc, les très-respectueuses salutations du dévoué serviteur de Votre Excellence.

*L'inspecteur général des monuments historiques
et des musées archéologiques de l'Algérie.*

A. BERBRUGGER.

Membre correspondant de l'Académie des
Inscriptions et Belles-Lettres.